

prière aux magistrats et au peuple de sanctifier le dimanche, qui est le jour du Seigneur, et de ne pas attirer, en le méprisant, la famine et les contagions, messagères de la colère divine. A Dijon s'éleva le monastère de Saint-Bénigne; à Autun, celui de Saint-Symphorien; à Châlons, celui de Saint-Marcel: c'était autant d'hospitaux pour les malades, d'hospices pour les voyageurs, d'écoles pour la jeunesse.

XXIX. Gontran mourut emportant les bénédictions de ses peuples. Avec lui disparut le dernier lien de paix: la guerre recommença plus furieuse que jamais entre Frédégonde et Brunehaut. Le fils unique de Brunehaut périt assassiné comme tant d'autres, et, la même année, Frédégonde, au moment d'atteindre encore une fois au faite de la puissance, succomba maudite et détestée, sans avoir eu le temps de se repentir (597). De cette génération, tristement célèbre, il ne restait que Brunehaut. Ses deux petits-fils, Théodebert et Théodoric, occupèrent le trône d'Austrasie et de Bourgogne; celui de Neustrie demeurait aux mains de Clotaire II encore enfant.

XXX. Galsuinde était assez vengée. Si Brunehaut n'était pas sans cœur, c'était le moment pour elle de faire oublier les maux de la guerre, et, docile à la voix de Grégoire le Grand, de rétablir dans l'Église la discipline et la pureté des mœurs, troublées par les discordes civiles. Un moment elle montra de grandes intentions: les voies romaines furent restaurées, les murs des villes relevés, l'Athénée de Lyon changé en un vaste monastère, dont l'église, consacrée au prince des apôtres, a traversé les siècles, et porte encore le nom de Saint-Pierre d'Ainay. Mais les affronts et les chagrins avaient durci le cœur de cette reine altière; à mesure qu'elle s'était dépouillée des charmes de la jeunesse, son orgueil avait augmenté, et la jouissance de tout dominer était restée sa seule passion. Intraitable pour les grands et pour les évêques qui ne pliaient pas devant elle, elle fut bientôt détestée et chassée d'Austrasie, où quelques seigneurs prirent la tutelle de son fils Théodebert. Réfugiée en Bourgogne, elle

y élevait son autre petit-fils dans la haine de son frère, le livrait à la débauche pour l'affaiblir, et tramait de nouveaux complots pour reconquérir la Gaule. Seul l'archevêque de Vienne, le courageux Didier, osa élever la voix contre elle; mais, après de longues persécutions, elle le fit enlever de son siège et partir pour l'exil. Depuis lors, évêques et courtisans luttèrent de servilité; abandonnés par leurs pasteurs à la triste pente de la nature humaine, les peuples retombèrent dans l'ignorance et la corruption.

XXXI. Cependant l'esprit de l'Évangile avait trouvé un asile dans ces campagnes que la guerre et la paresse des hommes laissaient désertes, et le travail volontaire, organisé et consacré par l'Église, y préparait la fin de la servitude païenne. Alors que Clovis faisait bruit de ses conquêtes, un jeune Romain, saint Benoît, inspiré par l'amour de la pénitence et par le mépris de la chair, avait composé pour quelques moines une règle de travail, de mortification et de prière. Quand les farouches soldats de Théodebert étaient venus porter en Italie la mort et la destruction, et périr eux-mêmes sur les ruines qu'ils avaient faites, retiré au Mont-Cassin, saint Benoît, avant de mourir, avait résolu la conquête de la France et fait partir à la tête de quatre moines son disciple le plus cher, saint Maur, avec un bâton de voyage, un pain d'une livre, une gourde de pèlerin et la règle écrite de sa propre main. Accompagnés jusqu'à la porte du couvent par leurs frères en larmes, ces hommes étaient venus à pied des beaux villages de la Campanie, à travers l'Apennin, les Alpes et le Jura, jusqu'à Glanfeuil, au bord de la Loire. Là un chef franc leur avait donné ses terres, avait affranchi ses esclaves et s'était fait moine avec eux: premier exemple de l'insigne merveille que la vie religieuse allait réaliser dans toute l'Europe. Après quarante ans de travaux, saint Maur venait de mourir, laissant à la France un monastère modèle et la règle de Saint-Benoît.

XXXII. D'Italie était venue la pensée première; de l'Irlande, depuis longtemps ou-

bliee et comme perdue au bout de l'Océan, vinrent les enfants de saint Patrice, fondateurs infatigables. Le premier d'entre eux, saint Colomban, avait demandé à Brunehaut un coin des Vosges, montagnes sauvages, hérissées de forêts, désertes depuis les Romains. Autour de sa cellule s'étaient groupés des religieux si nombreux, que bientôt il établit une nouvelle colonie à Luxeuil, au milieu de sources chaudes, sur les ruines d'un bain romain dont les statues mutilées étaient adorées comme des dieux. Fuyant une cour débauchée, les fils des plus nobles familles vinrent en foule, sous sa loi, se consacrer à l'obéissance et au travail. Ceux qui restaient dans le monde faisaient jusqu'à cinquante lieues pour le voir ou le consulter, et le roi Théodoric lui-même venait souvent se recommander à ses prières. Le solitaire lui reprochait sans ménagements ses désordres, et l'exhortait à mener une vie plus digne du trône. Jalouse de cette influence, Brunehaut redoublait d'artifices auprès du jeune roi, l'enlaçait de plus en plus dans ses affections déréglées, feignait de chérir les enfants qui en étaient le fruit, et réclamait perfidement pour eux la bénédiction de saint Colomban. Un jour qu'elle les lui amenait: « Sache, lui dit-il, que jamais ils ne monteront sur le trône; ils sortent de trop bas. » Irrité dans son amour-propre de père, Théodoric cède aux cris de ses courtisans, qui depuis longtemps lui dénoncent Colomban comme un novateur dangereux. Il se rend à Luxeuil, force l'entrée du cloître, et somme Colomban de retourner au pays d'où il est venu. Un seigneur se charge du châtiment, enlève le saint abbé et le conduit en exil à Besançon.

XXXIII. Loin d'y être persécuté, Colomban y rencontre des cœurs amis, et à leur tête le chef de la contrée, le duc Waldelen, qui avait plus d'une fois sollicité ses prières. A ce foyer longtemps stérile, il trouve deux fils et deux filles, la joie de leurs parents, et, dans les épanchements d'une douce intimité, il leur communique le feu de son zèle et les secrets de sa charité. L'aîné, Donat, c'est-à-dire donné, promis à Dieu avant sa naissance,

sera un jour évêque de Besançon. A sa place, le second doit, suivant l'usage, succéder à son père. Les deux filles se partageront aussi entre les austérités du cloître et les saints devoirs de la maternité, et à cette famille Besançon devra ses deux premiers monastères. Cependant Colomban n'était ni gardé ni tourmenté, il sortait librement de la ville et allait souvent la contempler de ces hauteurs au pied desquelles serpente le Doubs. Mais, à l'air libre des montagnes, quel exilé n'a senti battre son cœur? Involontairement son regard cherchait au delà de l'horizon son cher couvent et ses enfants bien-aimés. Un jour cet amour l'emporta: se voyant seul, il marcha devant lui et retourna à Luxeuil. Avertis de son retour, les satellites de Brunehaut l'enlèvent une seconde fois, et, par Autun, Nevers et Orléans, le reconduisent jusqu'à l'embouchure de la Loire, où il est embarqué pour l'Irlande. Rejeté sur les côtes de France, il s'arrête quelques jours à la cour de Clotaire II et lui conseille la paix, en attendant la fin prochaine des petits-fils de Brunehaut. La soif des voyages l'entraînant toujours, il traverse le nord de la France, recevant l'hospitalité dans de nobles et pieuses familles, et y laissant en échange de précieuses semences pour l'avenir. Arrivé à Mayence, il passe le Rhin et entre en Souabe, où il trouve encore des sacrifices païens, et renverse des cuves de bière consacrée aux dieux. Fuyant de plus en plus les hommages des peuples et les instances du roi, il s'enfonce en Suisse par les Alpes, et va finir ses jours au monastère de Bobbio.

XXXIV. Le départ de Colomban rend Brunehaut plus orgueilleuse et plus aveugle que jamais. Irritée de l'avoir laissé échapper, il lui faut une autre victime: elle fait venir de son exil l'archevêque de Vienne, Didier. A son passage dans sa ville, la joie éclate, c'est un véritable triomphe; lui seul est triste, oppressé de noirs pressentiments, et sent que ces acclamations irriteront Brunehaut. Il est appelé à la cour; mais c'est pour bénir les enfants que Colomban a maudits. Vaines promesses, vaines menaces: Didier demeure inébranlable et demande à retourner en exil.

Brunehaut le laisse partir avec un sombre silence et envoie trois comtes à sa poursuite. Atteint au bord d'une petite rivière, près de Lyon, il se met à genoux et attend la mort. Un soldat lui jette une pierre qui le renverse, et, en prenant une plus grosse à deux mains, il lui écrase la tête. Ce lieu se nomme encore aujourd'hui Saint-Didier.

XXXV. La Bourgogne épouvantée de ce supplice, Brunehaut déclare la guerre à l'Austrasie et conduit le faible Théoderic contre son frère Théodebert : guerre fratricide, qui sera la perte de tous les deux, suivant la prédiction de Colomban. A Toul, Théoderic remporte une éclatante victoire, poursuit son frère à travers les Ardennes, l'atteint de nouveau à Tolbiac, disperse les Saxons et les Thuringiens accourus d'outre-Rhin, et prend avec Cologne tous les trésors du vaincu. Théodebert lui-même tombe avec son fils aux mains de l'ennemi; il est chargé de chaînes, tondu et bientôt mis à mort; un soldat brise contre une pierre la tête de son enfant. Mais le triomphe de l'impie précède de peu sa ruine. Vainement Brunehaut proscrit les amis de Théodebert, confisque leurs biens, et essaye de régner par la terreur. Un jour, à Metz, la dysenterie emporte le débile Théoderic; la ville se soulève, et Brunehaut ne doit la vie qu'à la générosité du comte Romaric, dont la veille elle refusait le pardon. En ce moment Clotaire entrait en Austrasie, appelé par les grands et par les évêques. Brunehaut n'avait plus autour d'elle que quelques amis, toujours rares au jour du malheur. Elle tomba sans défense aux mains de l'ennemi. Accusée non seulement de ses crimes, mais de tous ceux de Frédégonde, elle eut du moins l'honneur d'expier ses forfaits et de racheter sa vie par son courage dans les supplices. Livrée pendant trois jours aux tortures et aux insultes d'une grossière populace, elle fut, comme les jeunes filles de Neustrie, premières victimes de son ambition, attachée à la queue d'un cheval indompté qui la mit en pièces (613).

XXXVI. Tout se soumit, et, pour la seconde fois, l'héritage de Clovis se trouva réuni aux mains d'un Clotaire (613). Ses soldats, en

quelques jours, occupèrent toutes les villes. A Sens, ils eurent une frayeur; entendant pour la première fois le son d'une cloche, ils prirent la fuite; puis, reprenant courage, ils revinrent, et promirent d'épargner la ville si on leur livrait cet instrument merveilleux. La cloche, mise à terre, ne donnait plus de son; ils la rendirent comme un butin stérile. Formé à l'école du malheur, Clotaire II avait vu ses parents, Chilpéric et Frédégonde, mourir sous le poids de l'exécration publique. Victime de leurs excès, il avait été lui-même relégué au bord de la Manche, sans amis, sans puissance, presque sans États, et il n'avait dû qu'aux fautes de Brunehaut la fortune qui aujourd'hui mettait la France entre ses mains. Son premier soin fut de convoquer à Paris une assemblée générale des grands et des évêques de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne. Chacun y accourut avec l'espoir de réparer les maux causés par les guerres civiles, et plus de soixante-dix évêques s'y trouvèrent réunis. Ceux qui avaient à couvrir le scandale de leur élection ou la honte de leurs concussions se montraient plus zélés que les autres. Tous se rappelaient les lettres que Grégoire le Grand leur écrivait, et c'était sa voix qui du fond de la tombe semblait encore remuer les consciences et tracer le plan des réformes.

XXXVII. Tout d'une voix il fut décidé qu'au lieu d'être la proie des courtisans, les évêchés ne seraient accordés qu'au vrai mérite sur le suffrage des fidèles; qu'à la place de juges nomades, pressés de s'enrichir en passant, le roi, les grands et les évêques en choisiraient dans le pays même, dont les vertus et les biens servissent de garantie; que tous les biens confisqués pendant la guerre seraient rendus aux propriétaires ou à leurs enfants; que, sauf les droits de péage sur les marchandises, les impôts établis par Chilpéric et par Brunehaut seraient à jamais abolis, et que les troupeaux de porcs du fisc n'entreraient plus sans permission dans les forêts particulières; qu'à moins d'être pris en flagrant délit de vol, ni libre ni esclave ne serait mis à mort sans avoir été entendu; enfin que les juifs, qui par leurs intrigues

s'étaient glissés partout, n'oseraient plus ni porter d'armes ni exercer de fonctions publiques. Ces résolutions furent décorées du titre de constitution éternelle, nom menteur dont les hommes aiment à voiler leur inconstance et leurs incorrigibles défauts.

XXXVIII. Mais où trouver ces évêques instruits et purs, ces juges intègres? Depuis longtemps les écoles romaines étaient tombées; la paresse, vice des barbares, avait fait d'affreux ravages, et était devenue contagieuse pour les Gaulois; sans cesse pillés, les paysans se joignaient volontiers aux pillards et laissaient les terres en friche; les fils des grandes familles trouvaient commode de parvenir aux honneurs par la violence. Les anciens monastères mêmes, où s'étaient conservées depuis saint Martin et saint Honoré les dernières étincelles de science et de travail, s'étaient affadis par la richesse et l'oïveté. Seuls les enfants de saint Benoît et de saint Colomban peuvent rallumer cette mèche encore fumante. Clotaire le sent, et supplie Colomban de revenir du fond de l'Italie. Mais, pour que le blé produise, il faut qu'il s'ensevelisse et qu'il germe sous terre. Aussi Colomban se cache et meurt dans l'obscurité, pendant que ses disciples couvrent le monde. Luxeuil devient la capitale de deux cent vingt monastères. Un frère jardinier, saint Valery, est l'apôtre du Ponthieu; à sa suite, saint Omer, saint Bertin et saint Riquier couvrent de monastères les bords de la Somme. Un vieux moine, saint Dèle, n'a pu faire que quelques lieues pour accompagner Colomban exilé, et il s'arrête pour bâtir le couvent de Lure. Un autre, saint Gall, a suivi le saint jusqu'en Suisse; mais la fièvre le prend et le retient malgré lui. A peine debout, il parcourt les bords du lac de Constance, renverse les idoles, dispute aux ours les cavernes et les forêts, et fonde dans des montagnes inaccessibles la célèbre abbaye de Saint-Gall. Un troisième, Sigebert, va prêcher l'Évangile aux bergers de chèvres et aux chasseurs de chamois, et établit aux sources du Rhin le couvent de Disentis. Zurich et Lucerne doivent leur origine à deux autres frères aventurés dans les déserts de la Suisse. Ainsi,

d'un côté au nord, aux bouches de la Somme, de l'autre à l'est, au cœur des Alpes, commencent deux grands foyers de vie monastique. Comme les martyrs avaient appris au païen sensuel et indocile à souffrir sans révolte, de même au barbare oisif et indompté les moines enseignent à travailler sans murmure, devoirs plus durs à la nature humaine que la mort des champs de bataille. Le jour où ce guerrier, qui vivait de sa framée, aura accepté la loi du travail, il deviendra soumis à son seigneur, à son duc, à son roi, tout mauvais qu'ils sont. Forcée, cette obéissance s'appelait esclavage et servitude; volontaire, elle sera la gloire et le privilège des peuples libres.

XXXIX. La cour même de Clotaire fut envahie de l'esprit monastique. Ce fut à un abbé et à des religieux, vivant selon la règle, que fut confiée l'école du palais, où, suivant un vieil usage germanique, les plus grandes familles envoyaient leurs enfants. Naguère ils étaient formés aux complots, aux haines, aux assassinats; maintenant à la vertu, aux fondations pieuses et à des amitiés toutes chrétiennes. Ce Romaric, qui avait généreusement sauvé les jours de Brunehaut, s'y était intimement lié avec saint Arnoul, et tous deux complotaient de fuir ensemble à Lérins, quand Arnoul, forcé de céder au suffrage populaire et au vœu de Clotaire, devint évêque de Metz et précepteur du jeune prince Dagobert. Romaric ne se consola qu'en allant au plus profond des Vosges fonder et diriger un hôpital, tenu par des religieuses, auquel il laissa son nom, Remiremont. Plus tard, saint Arnoul, malgré les colères et les menaces de mort de Dagobert devenu roi, viedra retrouver son ami, et le charitable et populaire évêque de Metz finira ses jours au milieu des lépreux, pansant leurs plaies, faisant leur lit, ou recevant des voyageurs et leur lavant les pieds. En même temps, leur ami commun, Pépin de Landen, faisait l'admiration des grands par sa sagesse et sa modération, le bonheur des pauvres par ses aumônes et sa sainte prodigalité. Il laissa deux filles également pieuses et célèbres: Gertrude, consacrée au Seigneur, qui fonda

le beau monastère de Nivelles; Begga, mariée au fils de saint Arnoul, mère d'une famille glorieuse qui devait hériter un jour du trône mérovingien.

XL. Deux autres amis plus jeunes s'étaient voué une tendre affection; c'étaient saint Éloi et saint Ouen, l'un artiste, l'autre savant. Né près de Limoges et élevé chez un fameux monnayeur, Éloi avait montré de bonne heure des dispositions merveilleuses pour la sculpture, la ciselure et l'orfèvrerie. Toute la cour admira ses deux trônes de bronze doré, dont l'un est encore célèbre sous le nom de fauteuil de Dagobert. Épris d'un artiste aussi honnête qu'habile, Clotaire lui donna toute sa confiance. Mais sous ces qualités brillantes Éloi cachait une âme tendre et dévouée, une douceur sans bornes pour ses ouvriers, une charité généreuse pour les malheureux esclaves, qu'il rachetait par centaines partout où il en trouvait. Cette aménité avait gagné le cœur de saint Ouen, aussi nommé Dado, qui, enfant, avait reçu la bénédiction de saint Colomban, assis au foyer de son père, et qui depuis vivait à la cour avec ses deux frères Ado et Rado. Il aima saint Éloi, le fit connaître à ses frères, et bientôt l'esprit du moine irlandais sembla revivre dans ces quatre jeunes gens. Ado le premier quitta la cour, et fonda dans ses terres le monastère de Jouarre; Rado, trésorier du roi, s'amassa dans le ciel un trésor à l'abri des voleurs, en construisant tout près de Jouarre le couvent de Reuil; et saint Ouen, ne voulant pas rester en arrière, choisit le plus bel emplacement de sa forêt de Rebais, et le donna aux enfants de saint Colomban. De son côté, Éloi consacra le fruit de son travail à fonder Solignac, près de Limoges; c'était, disait-il, une échelle pour monter au ciel. Là vivaient réunis les ouvriers qu'il avait rachetés et formés à tous les arts. Leurs terres étaient parfaitement cultivées, couvertes d'arbres fruitiers, entourées de haies et de fossés, transformées en un jardin délicieux. Le vœu le plus ardent de saint Éloi et de saint Ouen était d'aller au plus tôt finir leurs jours dans ces chères solitudes, et, s'ils restaient encore à la cour, c'était à contre-cœur.

XLI. La bénédiction de saint Colomban avait porté bonheur aux enfants d'une autre famille qui lui avait aussi donné l'hospitalité dans son exil. C'étaient Chanoald et Faron, illustres soldats de Clotaire, et leur chaste sœur Fara. Chanoald devint évêque de Laon; Fara, abbesse d'une belle communauté de femmes à la Ferté-sous-Jouarre; et Faron, évêque de Meaux, resta un des plus fidèles amis du roi. Il fut assez puissant pour sauver la vie d'ambassadeurs saxons chargés de déclarer la guerre aux Francs. Par bonheur ils passèrent à Meaux, virent Faron, se firent instruire et baptiser. Clotaire épargna ces nouveaux convertis, déchargea sa colère sur la Saxe, la ravagea cruellement, et n'y laissa pas d'homme plus haut que son épée. Faron avait sauvé les ambassadeurs; Éloi racheta les captifs, et, dans une même chanson latine, les paysans chantaient les exploits du roi et la charité de ses conseillers.

XLII. Cependant ces merveilles de l'enthousiasme religieux n'étaient pas sans nuages. Le mauvais génie de Brunehaut semblait revivre dans Agrestius, que jadis elle avait donné pour secrétaire à son petit-fils, et qui, habile à suivre le courant des esprits, venait de se faire moine. Déçu dans son ambition cachée et méprisé de ses frères, il devint leur ennemi. Il représenta encore une fois la règle de Saint-Colomban comme une nouveauté dangereuse; à force d'hypocrisie il parvint à séduire plusieurs abbés et jusqu'au bon saint Romaric. Il fallut un concile pour mettre à jour sa mauvaise foi. De ce moment les enfants de saint Colomban renoncèrent à leur tonsure particulière et à quelques usages irlandais qui les séparaient seuls des enfants de saint Benoît; les deux règles, comme fondues, continuèrent à se propager paisiblement et à régner sur la Gaule en sœurs amies. Ceux que la vocation religieuse poussait dans la solitude prenaient au hasard l'une ou l'autre comme une arme bonne en présence de l'ennemi; puis ils cherchaient une forêt solitaire, en défrichaient un coin, bâtissaient un cloître, et partageaient leur temps entre le travail et la prière.

XLIII. Sur ces entrefaites, Clotaire mourut. Sa fin fut à peine remarquée, et son

règne sembla se continuer sous son fils Dagobert, élevé par saint Arnoul, lié avec tous les grands hommes de la cour et déjà associé à la couronne depuis plusieurs années. Le jeune roi voulut d'abord se concilier la faveur des saints, et par ses ordres Éloi fit des chasses magnifiques à sainte Geneviève, à saint Martin de Tours, à saint Séverin, à saint Germain. Le grand orfèvre se surpassa lui-même quand il s'agit d'orner le tombeau de saint Denis, à qui Dagobert avait une dévotion et une reconnaissance spéciales. La France entière fut fière de ce chef-d'œuvre, et les étrangers venaient de loin admirer les statues et les ciselures de la chasse, le baldaquin tout brillant d'or qui la couvrait, et tout autour une balustrade merveilleuse, surmontée de pommes toutes tissées d'or et de pierreries. Commencé par sainte Geneviève et maintenant terminé par

saint Éloi, ce monument devint le centre d'une grande et riche abbaye.

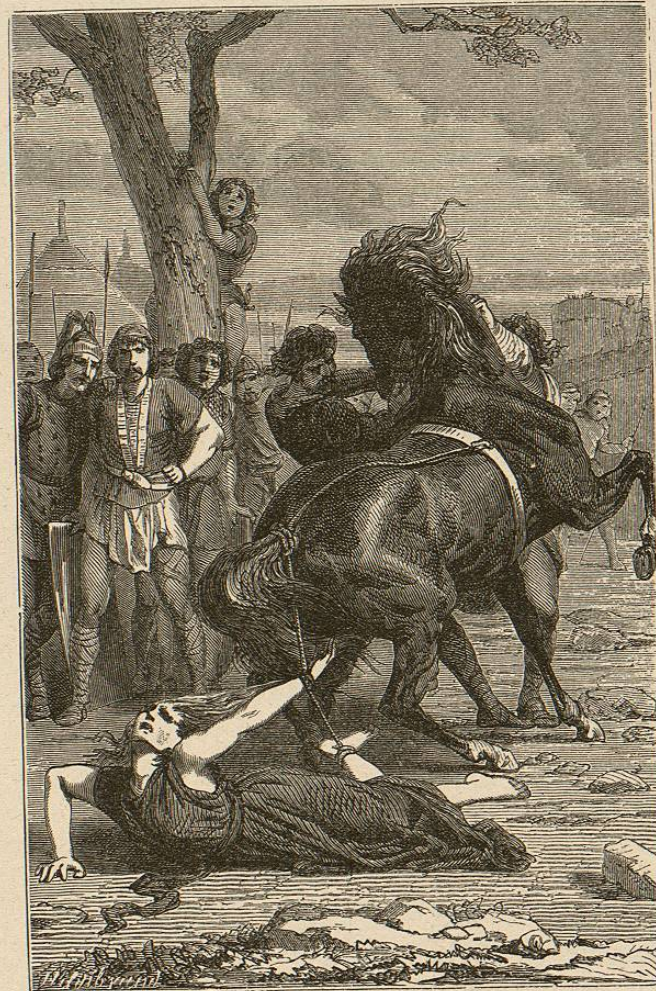
XLIV. Dagobert ne se borna pas à construire. De l'avis de ses sages conseillers, il entreprit de revoir et de corriger la vieille loi salique des Francs, et celles des Allemands, des Ripuaires et des Bavares. Tandis que les villes vivaient en paix sous les lois romaines, nommaient leurs magistrats, et se défendaient par leurs évêques contre la tyrannie des comtes royaux, il était temps de régler l'état des campagnes. Le laboureur

y était victime de perpétuels brigandages. Pour le retenir à cet ingrat et dur labeur, que les moines tâchaient de lui faire aimer, il fallait avant tout lui assurer le fruit de ses sueurs. Désormais sa vie sera sacrée, et, s'il est tué, il ne faudra pas moins de deux cents pièces d'or pour dédommager sa famille. Si la femme est plus faible, elle est

mieux protégée: à la moindre insulte elle reçoit trente pièces d'or, quatre-vingts pour une injure plus grave, et quatre cents si par suite son mari la renvoie. Sa mort coûte au meurtrier six cents pièces d'or, et de plus trois de ses fils pour remplacer au service du père de famille ceux que sa femme pouvait espérer.

XLV. C'est surtout dans les bois, sur les routes peu fréquentées, que la loi veille. Que personne n'ose inquiéter le voyageur ni le pèlerin. Pour qui le frappe, double amende; et pour qui le tue, cent pièces d'or de plus,

qui seront distribuées aux pauvres pour le repos de son âme. Le foyer domestique est inviolable; malheur à qui ose y porter le trouble, la mort ou l'incendie! Des amendes sévères défendent aussi le seuil de la grange et de l'écurie, la porte de la cour, le mur ou la haie du jardin. L'ennemi qui arrache douze pommiers ou poiriers dans un verger payera quarante pièces d'or, remplacera les arbres et, jusqu'à ce qu'ils produisent, donnera pour chacun une pièce d'or par an. Les troupeaux sont la principale richesse



Mort de Brunehaut. (P. 42.)